

La cité Sainte-Marguerite vers 1920

Récit d'Huguette Vernochet

Mars 2017

La cité

Construite à une centaine de mètres environ de l'usine pour loger ses ouvriers, c'est un alignement de petits logements collés les uns aux autres, bien exposés au Sud, complétant les cités Saint-Pierre et Saint-Jacques. Divisée en trois parties par deux routes transversales, rue Renevey et rue Gorgeu, permettant de communiquer facilement, elle était dotée de pompes à eau. A l'origine il n'y avait ni eau ni électricité, seul un éclairage au gaz donnait sa lumière les soirs de la mauvaise saison dans la pièce principale.

On accédait à chaque logement à l'aide d'un petit perron doté de 5 ou 6 marches. La pièce principale aboutissant sur un côté à un WC et un escalier de bois menant à deux chambres communiquant entre elles et l'une d'elles possédait une petite cheminée. Au sous-sol une grande porte en bois donnait accès à une immense cave où l'on pouvait entreposer récoltes et matériel.

Devant chaque logement se trouvait un jardinet clos que l'on pouvait aménager selon son goût et fermé par une barrière s'ouvrant sur le trottoir bordant la route.

En face de l'alignement se trouvaient quelques maisons de particuliers (Adeline, Manchon, Crespin, Magnot) puis Poirier, Daoulas et Lemesle.

La vie dans la cité

C'était un endroit calme où chacun vivait en bonne harmonie avec ses voisins. Chaque logement abritait soit un couple avec ou sans enfant soit une veuve avec ou sans enfant.

A part le dimanche, la vie fonctionnait avec la sirène. Elle retentissait à 7h moins 20 et 13h moins 20 rappelant à chaque ouvrier sa présence à l'atelier avant la fermeture des portes. Le soir, à la sortie de l'usine, quelques-uns se dirigeaient vers le Bar situé juste en face mais la majorité rentrait à la maison et après un rapide casse-croûte, se dirigeait vers l'Avenue Pasteur pour exploiter le terrain attribué par l'usine : retourner la terre, planter pommes de terre, choux, salades etc, ... semer, sarcler, arroser ;

Un seul répit, le dimanche !

Le dimanche

Les volets de la cité s'ouvraient plus tard qu'en semaine : on faisait la « grasse matinée ». Le costume du dimanche était de mise : quelques-uns pour aller à la messe, d'autres rejoignaient le local de la fanfare (« La Dives en 1914 puis « l'Accord parfait ») situé derrière La halle, d'autres encore s'entraînaient pour le match de foot qui aurait lieu l'après-midi ou le match de boxe avec Marcel Cudorge.

L'après-midi quelques-uns se retrouvaient pour jouer aux cartes ou aux dominos. Les enfants après les vêpres jouaient à la marelle, à la balle, à la corde etc...

Les marchands ambulants avant 1940

De nombreux marchands se déplaçaient dans la cité, les marchands de poissons, souvent le vendredi

- La mère Legoff poussant sa charrette à bras aidée par un chien attaché dessous
- La Sablaise, plus jeune, vantait les qualités de sa pêche
- Les marchands de coquillages

Ils proposaient moules, coques et flions vendus par boîte de conserves d'un litre environ faisant office de mesure

- Le jeudi le triporteur le Caïfa

Il apportait l'épicerie à domicile (café, sucre, pâtes, etc). L'assiduité de ces achats était récompensée par des points qui cumulés permettaient de recevoir du linge (torchons, serviettes, etc) de très bonne qualité

- La marchande de légumes avec ses slogans :

Mme Tevenon voulez-vous des oignons ?

Mme Lesguer voulez-vous des navets ?

Mme Melot voulez-vous des poireaux ?

Mme Valery voulez-vous du céleri ? etc ...

- Le marchand de peaux de lapins :

Il passait régulièrement pour collecter les peaux bien conservées. Celles-ci étaient bourrées de journaux froissés et pendues à l'abri en attendant son passage. On l'entendait arriver :

« Marchand de peaux de lapins, peaux »

Il versait quelques francs suivant son estimation et ne s'attardait guère.

- Le rémouleur-repasseur

Il s'installait au coin d'une rue après avoir indiqué son passage à l'aide d'une cloche :

« Repasse couteaux, ciseaux, rasoirs »

Il avait du succès car le matériel coûtait cher à cette époque.

Mais le dimanche était attendu avec plaisir : vers 9 heures la boulangère apportait brioches et croissants et l'après-midi le marchand de guimauves alignées dans une boîte vitrée (à l'anis, à la menthe, au caramel, à la vanille, à la pistache, au café). Il fallait vite se décider, nous recevions cette confiserie avec un petit carré de papier pour la tenir. Quel régal ! Les parents pouvaient faire tourner une roue et gagner des cornets de gaufrettes suivant les numéros sortis.

Quelques souvenirs, quelques événements

- Au n° 71

Victor Gallier vivait avec sa femme Hélène. Ils étaient tous deux employés à l'usine. Dès qu'il avait un peu de temps, Victor partait vers le port de Dives. Toujours vêtu d'un pantalon bleu marine et d'une marinière. Il aidait les pêcheurs qui rentraient à débarquer leur poisson, à attacher le bateau. Il connaissait tous les termes employés dans la marine. Jovial, toujours prêt à parler, à rendre service, à offrir le poisson rapporté du port.

- Au n°67

Mr, Mme Schopp et leur fille Lucie occupaient ce logement. L'été, le dimanche, portes et fenêtres ouvertes, on pouvait suivre la partie de dominos en cours. Mr Scopp, handicapé, avait une voix tonitruante. La partie était très animée et on pouvait entendre dans la rue :

« Un blanc ! Ah, Ah, Ah, je vous ai eus »

Il avait gagné la partie, il était heureux !

- Au n°63

Mme Bérard vivait avec son fils. Ce dernier devenu adulte partit de Dives vers la région parisienne où il avait trouvé du travail. Seule, déprimée, elle ne sortait guère. Un jour les volets ne se sont pas ouverts. On l'a retrouvée pendu à sa fenêtre.

- Au n°57

Mme Melot, veuve avec 2 enfants, essayait de survivre. Sa fille aînée quitta l'école à 14 ans pour aller travailler. Elle servait des gâteaux à Cabourg dans la pâtisserie Marti, Avenue de la mer. Elle partait à pied, tôt le matin et rentrait tard le soir. Son petit frère Charles handicapé, peu à peu, ne sortait plus et mourut. Jeannette se maria et partit.

- Au n°55

Un vieux couple, Mr et Mme Tirfoin avait pris en nourrice une petite fille placée par sa mère afin de travailler à Houlgate l'été 1923. Pendant trois mois cette dernière avait payé comme convenu pour cette garde, puis silence, elle avait disparu. Il ne leur restait plus qu'à renvoyer la fillette à l'Assistance Publique.

Ils n'ont pas pu le faire, s'étant attachés à l'enfant. Après la mort du mari, la pauvre mère partait avec sa brouette, faire des lavages de linge pour gagner un peu d'argent car il n'y avait aucun secours à cette époque.

Cette petite Liliane a grandi, a travaillé à 14 ans séparant son gain avec sa mère nourricière et elle a aidé celle-ci jusqu'à son dernier souffle.

- Au n°53

La famille Divarès a un fils, Roger. Lui est garde à l'usine, elle caissière à la Coopérative. Avant 1940, ils partent habiter dans le Cottage Divais et seront remplacés par un couple Mr et Mme Valery.

Jules est fondeur à l'usine. Il travaille souvent la nuit. Un jour, l'ambulance le ramène à son domicile. Il a reçu sur le dos une coulée de métal en fusion. Les brûlures sont atroces, pendant l'hiver il vivra torse nu, ne supportant aucun vêtement. Il ne dort plus tant ses souffrances sont grandes. Il ne se plaint pas. Le copain de travail n'a commis aucune faute, il s'en remettra. Il est solide et effectivement, il repart au travail après quelques mois de congé. On lui a donné un poste sans risque : magasinier. Il regrette la camaraderie de son équipe de joyeux lurons de la fonderie.

- Au n°51

La famille Lesguer comprend Joseph et Germaine avec 2 enfants Marcel et Jean. Puis elle s'agrandit avec la mère de Joseph devenue veuve.

Les soirs de « paye » on boit en famille et la soirée est ponctuée de disputes. Germaine ne sort plus, atteinte de tuberculose, elle mourra bientôt laissant 2 enfants en bas âge à un père sans énergie sombrant dans l'alcoolisme.

- Au n°49

La famille Salles (2 filles) s'y installe vers 1928. Dès son arrivée, Lucien Salles a planté un cerisier et aménagé un jardinet agrémenté de fleurs. Malgré son métier de jardinier à l'usine, il cultive un lopin de terre vers la gare après sa journée de travail.

Il joue du saxophone à la fanfare de Dives (président Mr Patrix) puis attiré par le sport : le football en particulier il devient arbitre puis secrétaire du SUD avec Mrs Dodeman et Heurtemate.

Il fabrique une jolie petite cabane montée sur 4 pieds, munie de 2 portes, d'un petit escalier d'accès dans laquelle vont s'abriter 4 jolies poules noires et blanches et un magnifique coq de race Houdan. Il a pris soin de clore le tout par un grillage fin. Chaque poule a son nom et arrive quand on l'appelle.

Il quittera ce logement pour un autre plus confortable (eau courante) en 1942, situé Avenue Beaudoin.

- Face au n°49 et jusqu'au n°39

La famille Adeline (3 familles) comprenant 3 maisons. André, sa femme et sa fille (vers Avenue Gorgeu) Mr Adeline et sa fille institutrice (maison au milieu du terrain) et Lucien avec sa femme, sa fille, et son fils Jacques (né en 1934, décédé en 2017). Il s'étaient propriétaire, excellents voisins, calmes et sociables.

- Au n°45

La famille Bartel comprend le père, la mère tous deux polonais aux cheveux blonds et aux yeux bleus et un garçonnet de 4 ans avec une petite fille de 2 ans. Pendant l'occupation un soir d'été 1941, la Feldgendarmerie allemande arrive vers 11 heures le soir. Les extrémités de la rue sont fermées par des soldats armés. Un officier et 2 soldats entrent revolver au poing au n°45 et on voit sortir Mr Bartel à coups de pied dans l'arrière-train, mains en l'air, suivi de sa femme et de 2 jeunes Polonaises. Chaque soir, ce couple recevait des soldats allemands et leur servait de la bière au prix fort et leur faisait choisir une des femmes présentes. Atteinte de maladie vénérienne, la troupe d'occupation a eu vite fait d'en trouver les auteurs.

On ne les a jamais revus !!

- Face au n° 43

Dans la rue Sainte-Marguerite, face au n°43, une famille marocaine locataire de Mme Crespin vivait dans une grande pièce avec ses deux fillettes de 2 et 4 ans.

En 1933, la maman, une petite femme brune, vint demander à ses voisins Mr Briard, Mr Tirfoin et Mr Salles un grand service.

La fille aînée de 4 ans venait de mourir. Il fallait l'enterrer au cimetière de Dives. Elle sollicitait de ses voisins la permission de faire porter le petit cercueil de sa fille par 4 filles de la cité. Ainsi fut fait : Micheline Briard, Huguette et Marie-Jeanne Salles avec Liliane Tirfoin portèrent le petit corps dans le cimetière.

Je me souviens du chagrin de cette pauvre mère quand le petit cercueil descendit dans la fosse et de sa gentillesse quand elle nous offrit des figues, des amandes et des raisins secs pour nous remercier.

- Au n°39

Gaston Catherine, vers 1938-39, sa femme Lucie et son fils Gérard vivent calmement mais vers l'âge de 8 à 9 ans Gérard a des problèmes de marche. Le docteur a déclaré : tuberculose osseuse – repos des jambes pendant quelques années. On lui pose un plâtre à la hanche et désormais il sera allongé dans son lit ou dans une voiture spéciale. Gérard est gai, remuant. Il accepte son sort, il lit, il chante, il joue. L'été sous le cerisier du jardin, il sourit aux voisins, lève sa grande jambe entourée de plâtre blanc.

Il remarquera deux ans plus tard, claudiquant légèrement et toujours avec le moral. Il devint un beau jeune homme heureux de vivre.

- Au n°35

La famille Lebourgeois vit avec leur fils Jean. C'est une famille tranquille, heureuse de s'agrandir encore. Une petite fille va naître hélas « mongolienne ». Elle sera élevée avec douceur et donnera jusqu'à son décès beaucoup de joie à sa famille.

- Au n° 33

Mr Charles Catherine avait 6 enfants : 3 garçons et 3 filles qui ont grandi. Il reste 2 filles Germaine et Marcelle. Henriette est partie travailler à Paris dans une famille aisée. En 1932 Germaine fait la connaissance de Jules Valery 25 ans. Ils se marieront le 2 avril 1932.

C'est une belle noce : robe longue et blanche en satin assortie d'un voile avec couronne, souliers de satin blanc, repas fin et l'après-midi un autocar emmène les invités à Honfleur. Tout le monde chante et les voisins applaudissent le cortège.

- Au n°31

Une vieille dame : Mme Lachouque. Depuis la mort de son mari, elle a un gros chien policier qui aboie quand on passe trop près de la maison. Ancienne couturière elle vous confectionne une jupe dans un vieux pantalon ou vous remet en état un manteau devenu trop court.

L'école publique

L'école Maternelle

Dès l'âge de 4 ans puis 3 ans on pouvait être inscrit à l'Ecole Maternelle dirigée par Mme Lécuyer aidée de Mme Sander.

L'école Primaire

La petite école dirigée par Mme Rouland va, grâce à une population ascendante, devenir de plus en plus importante, jusqu'à la présentation d'une élève à l'Ecole Normale d'Institutrice. En 1933, Mlle Guillam est reçue, elle deviendra plus tard directrice d'une école maternelle à Caen.

Les écoliers devaient avoir la chance d'étudier dans des classes claires, bien chauffées par un chauffage central, dans une école dotée d'une salle de gymnastique, d'une salle de couture, d'une cantine, d'un grand préau et de nombreux WC.

Vers 1934 on y trouve Mmes Salnikoff, Satis, Daniel, Colleville, Brisset, Dauger, Mlle Adeline et au cours Complémentaire, la directrice, mlle Lapierre (cours de français), Mlle Lefèvre (histoire-géo, couture, sciences naturelles) et Mlle Thérèse Viel qui deviendra Mme Desprès en maths, sciences physiques et chimie, chant, dessin et gymnastique.

Elles formeront de plus en plus nombreuses candidates au Brevet et à l'Ecole Normale d'Institutrices.

Chaque fin d'année une distribution de prix aura lieu à la salle des fêtes ainsi qu'une fête pour alimenter la caisse de la coopérative de l'école.

Fêtes de la jeunesse

En juin 1938 (ou 1937 ?) une fête de la jeunesse a eu lieu à Caen. Un car bondé nous emmène au stade Héлитas. Nous sommes vêtues d'une tunique en tussor couleur champagne avec un bandeau idem sur le front avec les lettres J.L.D (Jeunesse Laïque Divaise). Des numéros de gymnastique d'ensemble seront applaudis tout l'après-midi sous un franc soleil.

En 1953 (ou 1954 ?) Dives verra défiler dans ses rues, l'après-midi, les élèves de toutes les classes réunies. Elles sont toutes vêtues de blanc. La réunion des classes aura lieu au stade où les classes exécuteront des exercices appris en cours de gymnastique. Une foule de Divais se déplace et dans les rues et dans le stade. Les tribunes sont bondées (Directeur Mr Augier, Directrice Mme Pontais) assistent à la fête (mouvements d'ensemble au son d'une musique). Ce sera très réussi !

La grève en 1936

J'avais 12 ans à peine en mai 1936.

Quand la grève fut décidée mon père avait bien recommandé de ne pas aller vers l'usine.

Mais ...

J'avais une amie, rue Saint-Jacques, qui vint me chercher un après-midi afin de l'accompagner. Elle devait aller chercher du jambon pour sa grand-mère à la charcuterie Dubosq située à côté du bar face à l'usine.

Je l'accompagnais.

Il y avait foule devant l'usine et j'assistais sans bien comprendre aux cris vociférés par un groupe d'ouvriers, menaçant du poing un ingénieur, Mr Jacquot, qui sortait du bureau où il avait travaillé. D'autres plus calmes lui chantaient la chanson « *Frère Jacques, dormez-vous ?* »

Souvent je posais des questions à mon père mais, ce jour-là, je me suis bien gardée de le faire !